GUILLAUME GRIESINGER

SON ESPRIT

ET

SES TRAVAUX

TRAVAUX DU MÊME AUTEUR.

Des hallucinations, ou histoire raisonnée des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, des rêves, du magnétisme et du somnambulisme, 3e édit., entièrement refondue, 1 vol. in-8°, 1862.

Du suicide et de la folie-suicide, 2e édit., revue et augmentée, 1865.

Esquisses de médecine mentale. — Joseph Guislain, sa vie et ses écrits, 1 vol. in-8°, 1867.

Charles Mittermaier. — Ses études sur la peine de mort, la responsabilité et l'expertise médico-légale des aliénés dans les prisons et devant les tribunaux (*Ann. méd.-psych.*, 4e série, tome XI, mai 1868).

Les fous criminels de l'Angleterre (*Annales d'hygiène et de médecine légale*, 2e série, tome XXXI, p. 389, 1869).

Paris. — Imprimerie de E. DONNAUD, rue Cassette, 9.

A MON EXCELLENT AMI

LE Dr FORBES-WINSLOW

Fondateur du *Journal de médecine psychologique et de pathologie mentale*;
auteur du *Traité des maladies obscures du cerveau.*

Ce n'est pas seulement à l'aliéniste distingué que je dédie cet éloge; c'est surtout au cœur généreux qui, avant nos malheurs, offrait un asile, sur le sol hospitalier de l'Angleterre, à moi et à ma famille; qui, immédiatement après le premier siége, pourvoyait aux besoins de deux cents personnes que j'avais recueillies, et allait même au-delà de ce service si nécessaire.

Témoignage de reconnaissance fraternelle,

A. Brierre de Boismont.

AVANT-PROPOS.

Il n'est pas d'étude plus intéressante que celle de l'homme, car elle révèle les motifs de sa conduite et les conséquences qu'ils ont eues sur sa destinée. L'attrait particulier qui s'attache à ce genre de recherches chez les hommes célèbres a engagé dès les temps les plus anciens à écrire leur histoire. Pour qu'elle ne s'écarte pas de son but, il faut analyser les qualités et les défauts du caractère, approfondir les éléments qui entrent dans sa composition, s'enquérir des antécédents, et ne négliger aucun fait de l'état de santé. La partie psychologique, est sans contredit la plus instructive et la plus curieuse; elle serait incomplète si l'on ne tenait compte de la partie physique. Nous avons connu dans une grande administration un fonctionnaire qui, tout en lui rendant d'utiles services, a cependant laissé derrière lui de pénibles souvenirs.

Sa conversation était, à la vérité, satirique, mordante et agressive, quoique obséquieuse devant ses supérieurs; aussi s'était-il créé des ennemis acharnés; mais ceux qui s'en plaignaient amèrement ignoraient que l'affection épileptique dont il souffrait porte à la dissimulation, à la fausseté, au mensonge, à la calomnie et conduit souvent même aux actes les plus dangereux. Cette influence du physique sur le moral, qu'on nomme aujourd'hui le Somatisme, vraie dans beaucoup de points, a pris dans la seconde moitié de ce siècle des proportions exagérées. C'est par elle qu'on veut expliquer l'organisme entier, et la cellule cérébrale est prête, dit-on, à nous dévoiler les secrets de l'intelligence.

Parmi les partisans de cette doctrine pour l'aliénation mentale, il faut placer au premier rang en France un médecin distingué, M. le docteur Moreau de Tours, auteur de *La Psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie et l'histoire* (1859). Les faits nombreux qu'il cite sont destinés à établir l'union intime des névropathies avec le dynamisme intellectuel. L'argument, mis en tête de son remarquable livre, et qui le résume, est ainsi formulé : «Les dispositions d'esprit qui font qu'un homme se distingue des autres hom-

mes par l'originalité de ses pensées et de ses conceptions, par son excentricité, l'énergie de ses facultés affectives, par la transcendance de ses facultés intellectuelles, prennent leur source dans les mêmes conditions organiques que les divers troubles nerveux dont la *folie* et *l'idiotie* sont l'expression la plus complète. »

Récemment, le docteur Sheppard, médecin de l'asile de Colney Hatch, le plus considérable de l'Angleterre, s'appuyant sur la doctrine du médecin français, lui empruntait le passage suivant : « Un grand poëte, selon Platon, ne saurait composer avant de se sentir transporté hors de lui-même, ou sans avoir perdu la raison. Les excellents musiciens ne composent, que lorsqu'ils sont entraînés par la force de l'harmonie et entrent en fureur comme des Bacchantes. » M. Sheppard ajoute : Il y a beaucoup d'exemples relatifs aux excentricités de personnages fameux qui éprouvent le besoin d'un entourage étrange et fantastique pour faire naître l'inspiration dont la périodicité à été la cause de leur renommée. A cette catégorie appartiennent Haydn, Handel, Mozart, Gluck, Sterne, Donizetti, Schiller, Guido-Reni, etc. Il est un nom qui peut encore figurer dans cette

galerie, c'est celui du peintre Girodet. L'inspiration ne s'emparait de lui que pendant la nuit; il faisait alors allumer des lustres, suspendus à son atelier, s'affublait d'un énorme chapeau couvert de bougies, et ainsi costumé, il peignait pendant des heures. Ces faits confirment l'opinion d'Esquirol qui a écrit que cet espèce d'état cataleptique de la pensée, dans lequel l'homme de génie s'isole de ses semblables, est le cachet, le signe pathognomonique des idées fixes. (Sheppard, sur quelques enseignements modernes de l'insanité, *On some of the modern Teachings of Insanity; The journal of mental Science*, january, 1872, p. 508.)

Notre intention, en rapprochant ces deux écrivains, a été de montrer que, l'excitation, même artificielle, qui provoque l'inspiration, peut parfois avoir des analogies avec la folie, sans lui être identique. Il y a plus, l'inspiration pour nous est un état psychologique normal. L'observation apprend, en effet, qu'elle se produit dans une foule de cas. Ainsi l'homme bien organisé éprouve dans les circonstances critiques et décisives de sa vie, une émotion semblable à l'étincelle électrique, qui lui suggère les idées les plus en rapport avec sa situation et qu'il n'aurait

point trouvées dans un autre moment. Sans cette surincitation intellectuelle, il n'existerait pas de ces impulsions irrésistibles d'où naissent les dévouements sublimes, les actions héroïques et les chefs d'œuvre des sciences, des lettres et des arts. Le Jugement dernier, la Transfiguration, la Communion de saint Jérôme, la Vénus pudique, le Moïse, l'Énéide ne sont pas les produits d'un transport au cerveau, ils résultent de la concentration répétée de la pensée sur un idéal, qui n'est que l'aspiration vers le vrai et le beau.

Lorsqu'on se replie sur soi-même pour préparer les matériaux d'une œuvre à laquelle on attache une importance extrême, on peut souvent distinguer les premiers germes de l'inspiration ; on sent, en effet, l'intelligence devenir le foyer d'une activité plus grande, le cerveau se pénétrer d'une chaleur très-appréciable. Peu à peu le sujet se dessine davantage. On a sans doute des heures nombreuses de découragement, mais on revient avec plus d'ardeur à l'idée dominante. D'abord fragmentées, les parties de l'ébauche se rapprochent, s'unissent, se coordonnent. On comble les vides ; cent fois sur le métier, on remet son ouvrage, jusqu'au jour où l'on s'aperçoit

que l'horizon est limité. Que la pensée soit comme incandescente, l'esprit n'en suit pas moins les règles qui président à toute composition, et sans lesquelles le travail ne serait qu'un édifice lézardé. Le signe de l'ouvrier privilégié est le passage dans son œuvre d'un des rayons de la flamme qui le consumait et ce trait caractéristique grave désormais son image dans la mémoire des hommes.

Cette disposition psychologique admise, mais en ne perdant jamais de vue qu'à côté de la règle vient se placer l'exception, rien ne s'oppose à ce que l'hérédité qui, chez les uns détermine la folie, chez d'autres des maladies nerveuses, des singularités, ne donne, au caractère d'hommes, d'ailleurs convenablement doués, quelque chose de particulier et même de bizarre, sans que la raison soit troublée. On peut comparer, jusqu'à un certain point, ce résultat à ce qui arrive au début de la manie chez des individus d'une intelligence ordinaire. Leur conversation devient tout à coup animée, attachante, spirituelle; les traits fins et délicats y abondent, et l'un de ces maniaques a pu écrire un vaudeville. Si ces états différents ont leur source dans les mêmes conditions organiques que la folie et l'idiotie, il doit se passer alors ce qu'on

observe, lorsqu'un organe est gravement atteint et que les autres conservent la santé ; les parties saines, protégées par la force vitale, propre à chaque individu, se montrent plus ou moins longtemps indemnes du contact de la partie lésée, et souvent même, celle-ci n'est connue qu'à l'autopsie.

Tout convaincu que nous soyons de l'action puissante du corps sain ou morbide sur l'esprit, il nous est impossible de ne pas reconnaître le rôle considérable, glorieux, l'indépendance même de l'élément psychologique dans la vie des hommes illustres. Il est la source de la forme grandiose de leurs conceptions, le mobile de leurs belles actions. Dans la science des maladies mentales, c'est lui surtout qui apprend aux magistrats, aux moralistes et aux gens du monde la vérité sur les actes des fous, si longtemps condamnés comme des criminels.

Nous ne contestons pas que cette théorie de la fermentation des idées, nécessaire pour produire le vrai et le beau, ne puisse présenter des côtés faibles et même malsains ; il n'en est pas moins contraire au jugement, au bon sens, à l'expérience et à la vraie philosophie de faire du don divin de l'inspiration un apanage de la folie ; tant il est vrai que pour l'expli-

cation des opérations de l'esprit, la meilleure règle à suivre est de se conformer à la maxime, *In medio stat virtus*, aucun système médical rigoureusement analysé n'ayant pu jusqu'à présent rester debout.

Pour sortir de la foule, s'élever au-dessus des autres, laisser un nom à la postérité, il faut, sans doute, une intelligence hors ligne; mais pour qu'elle soit respectée de tous, il est indispensable qu'elle brille d'un éclat pur et que sur son auréole soit inscrit, dévouement à l'humanité!

C'est la réunion de ces qualités et de ces conditions, qui nous a fait accepter avec reconnaissance la mission d'écrire l'éloge de Guillaume Griesinger. La supériorité de ses facultés, l'élévation de ses pensées, la variété de ses connaissances, la pénétration de son esprit en psychologie, l'étendue de ses aperçus en pathologie ne pouvaient qu'augmenter notre désir ardent de contribuer à faire connaître un si digne représentant de l'art médical et de la morale éternelle, qui sera toujours la sauvegarde des nations!

Notre seule ambition, si nos efforts ont réussi, serait d'entendre dire un jour par un second Griesinger : Ce travail n'est pas inférieur à la notice biographique du grand Mittermaier.

ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

SUR LES

HOMMES CÉLÈBRES

GUILLAUME GRIESINGER

SON ESPRIT ET SES TRAVAUX

Par A. BRIERRE DE BOISMONT

AVEC UNE APPRÉCIATION DU TRAITÉ DES MALADIES INFECTIEUSES
PAR M. LE PROFESSEUR LASÈGUE (1)

Il n'est pas d'une médiocre importance pour l'auteur de la biographie d'un personnage célèbre, surtout lorsqu'il est étranger, d'être initié aux particularités de sa vie, au tour de son esprit, et s'il est possible, aux mystères de sa pensée. Ces renseignements acquièrent encore plus de valeur, s'ils

(1) Guillaume Griesinger, né à Stuttgart le 29 juillet 1817, mort à Berlin le 26 octobre 1868. Il est à la connaissance du Président et de la Société médico-psychologique que cette notice biographique était terminée à la fin de 1869. Des circonstances indépendantes de notre volonté l'ont seules empêchée de paraître.

émanent de savants dont le nom est déjà une garantie morale, qui ont été ses compagnons d'enfance, l'ont suivi dans toute sa carrière, ont lutté sur le même théâtre, approfondi ses travaux, vu grandir sa renommée, et malgré ces intérêts si divers, ne se sont laissés séduire ni par l'amitié, ni entraîner par la jalousie, et ont gardé jusqu'à la fin une juste impartialité.

Il serait difficile, en effet, après avoir lu les discours des professeurs Wunderlich, Lazarus, du baron Mundy, les articles des professeurs Wesphal, Girolami, de l'*American Journal of insanity*, du *Mental science*, l'allocution du pasteur Hoffmann, la note si simple et si touchante de la noble dame qui accompagnait son mari, dans sa tentative de civilisation en Egypte, de ne pas avoir une haute idée de l'ensemble de cette personnalité médicale, restée cependant une énigme pour ses amis, dans quelques-unes de ses parties.

Persuadé que l'état intellectuel et moral de Griesinger ne peut être mieux interprété que par les procédés psychologiques, qui n'excluent aucunement l'élément physique, nous l'examinerons d'abord à ce point de vue. Ce premier travail servira aussi d'introduction pour apprécier scientifiquement ses traités des maladies infectieuses et mentales. Dans une dernière esquisse, nous présenterons le portrait de ce médecin célèbre, tel que nous l'avons conçu.

Notre plan ainsi disposé, nous pouvons maintenant suivre les évolutions progressives de son esprit, et nous efforcer, par leur analyse, d'éclairer les questions soumises à vos lumières.

Tout jeune, disent ses historiographes, il témoigna une ardente passion pour l'étude et prit bientôt parmi ses condisciples la première place, qu'il ne quitta plus. Ses qualités multiples l'attiraient aussi vers la littérature, la poésie et les beaux-arts. A huit ans, d'après Wunderlich, Goëthe lui était familier.

Ces heureuses dispositions s'alliaient à un sentiment prononcé d'indépendance, à une grande confiance en lui-même, à des vivacités de tempérament, à une susceptibilité de caractère, très-propres à lui créer des situations difficiles.

Dès cette époque, sa fierté naturelle ne lui permettait pas de traiter ses connaissances sur le pied de l'égalité. Plus tard, ce germe, devenu le sentiment profond de sa supériorité, le rendit froid et réservé avec ceux qui n'avaient rien à lui apprendre. Cet air, il le conservait parfois avec ses vieux amis; mais s'il se sentait fortement intéressé par un sujet, la glace se fondait à l'instant; une seule note discordante suffisait pour que la première expression reparût.

Emporté par les exagérations de son âge et les impétuosités de son tempérament, il avait été banni pour un an de la ville de Tubingue. Revenu de l'exil avec l'idée fixe du travail, il ne s'écarta plus de cette voie, et peu de temps après sa réception, il entrait dans les Archives de thérapie physiologique de Roser, un de ses quatre amis d'enfance. Il s'y faisait connaître par une attaque vigoureuse contre la doctrine naturaliste, alors en vogue en Allemagne, et dans laquelle il montra sa puissance pour les questions de principes. C'est aussi dans ce journal (dont il aurait pu être considéré comme un fondateur par la variété et l'abondance des sujets traités par lui), qu'il jeta les bases de sa réputation de médecin-aliéniste. Son séjour de deux ans à l'asile du savant docteur Zeller avait développé son goût de prédilection pour la psychiatrie, et en 1845, il avait alors 28 ans, il faisait paraître la première édition de son Traité des maladies mentales, dans lequel se dessinent ses principales qualités.

Doué d'une grande force d'attention, d'une mémoire très-fidèle, d'une érudition prodigieuse, d'une conception des plus vives, on éprouvait un véritable plaisir à lui communi-

quer un point nouveau de la science, car aussitôt, sa curiosité s'éveillant lui faisait distinguer toutes les parties importantes du sujet, qu'il rendait à l'instant compréhensibles pour les auditeurs.

Quoiqu'il eût choisi, parmi les professions libérales qu'il aurait également illustrées, la médecine et plus tard la médecine mentale, son envie de tout savoir lui avait fait garder en réserve la philosophie et la religion, auxquelles il devait consacrer ses dernières années. Sa lutte victorieuse contre la doctrine médicale allemande de son temps, ses nombreux mémoires sur la physiologie et la pathologie, ses deux ouvrages capitaux sur les maladies infectieuses et mentales, sont là pour attester ce qu'il aurait été capable d'accomplir dans ce domaine des sciences spéculatives.

Un esprit aussi bien organisé était naturellement appelé à professer. Son enseignement, en effet, se caractérisait par la vigueur et la netteté des principes, la richesse des connaissances, l'habileté de l'exposition et la précision de la critique. Mais son impulsion dominante ne le portait pas vers la simple vulgarisation. Il préférait plutôt s'entretenir avec les élèves d'élite des aperçus nouveaux suggérés par son imagination, avide de découvertes, que de marcher dans les sentiers battus et à plus forte raison dans ceux de la routine.

Si une pareille réunion de qualités lui a valu une célébrité méritée, il n'est pas moins notoire qu'il s'est fait de nombreux ennemis par certaines aspérités de son langage, par l'ironie mordante et incisive de ses critiques, par son ton tranchant avec les hommes qui lui déplaisaient, par les singularités étranges de ses entretiens et le brusque changement de ses doctrines en aliénation mentale.

Ce n'est pas sans dessein que nous avons dit, en commençant, que les éléments psychologiques d'une intelligence de cette valeur devaient être soigneusement analysés. Ses talents, ses aptitudes, son originalité nous le dési-

gnent déjà comme une forte individualité, mais pour bien le concevoir, il nous faut pénétrer plus avant dans son for intérieur. Wunderlich, son ami d'enfance, sera notre guide dans cette étude délicate. Dès le début du résumé de ses *Esquisses*, voici comme ce professeur éminent s'exprime: « Griesinger par ses contradictions était un problème pour ses amis. A la vérité, ajoute-t-il, ces oppositions étaient plus apparentes que réelles, » mais il n'en fait pas moins cette remarque capitale: «Personne n'a jamais parfaitement connu Griesinger, et il a toujours caché ses pensées intimes. » Wunderlich confirme son opinion, en citant d'autres traits de son caractère : « Il était, dit-il, d'une extrême mobilité dans la conversation ; tantôt il émettait des opinions en rapport avec l'entretien du moment, tantôt il en soutenait qui étaient en désaccord complet avec les premières. Ce qu'il y avait de positif, c'est que sa conviction durable était tout à fait différente de celles qu'il avait alternativement manifestées dans les deux cas. Ses amis étaient seuls en état d'établir la distinction entre ses saillies passagères et sa véritable pensée. »

Ces changements à vue d'idées, d'opinions, analogues à ses déplacements instantanés, continuels, avaient de graves inconvénients pour lui, car ceux qui l'avaient entendu parler si diversement doutaient de sa sincérité, de son honnêteté, et allaient même jusqu'à attaquer sa moralité scientifique, reproches qu'il ne diminuait point par l'âpreté de ses réponses. Une pareille ligne de conduite devait donner lieu aux jugements les plus erronés, les plus malveillants, et concourir à lui susciter de nouvelles inimitiés.

D'un autre côté, on ne pouvait mettre en question la bonté de son cœur, quand on le voyait auprès des enfants et des malheureux. En maintes circonstances, ses amis ont été témoins des épanchements de son âme, de la constance et de la fidélité de ses affections. Plus d'une fois, ils ont recueilli de sa bouche des révélations qui ne pouvaient

qu'augmenter l'estime qu'ils avaient pour la noblesse et la délicatesse de ses sentiments.

Il est néanmoins incontestable que cet ensemble présente d'étonnants contrastes. Pourquoi donc ne pas en chercher l'explication dans la trame organique, dans le germe de l'hérédité, dont nous savons tous le pouvoir, malheureusement ignoré des instituteurs, des magistrats et des hommes du monde? Il n'est point de médecin-aliéniste qui n'ait recueilli des exemples frappants d'hérédité, et si l'on pouvait consulter les archives des familles nobles où sont consignés les actes notables de chacun de leurs membres, ainsi que l'a essayé pour quelques-unes d'elles le docteur Prosper Lucas, on posséderait les documents les plus curieux et les plus concluants sur les résultats de cette force.

Chose remarquable, un peuple, que nous connaissons à peine, le Chinois, n'a qu'une véritable religion, celle de la famille, qui groupe autour du père tous ses membres, et le rend sacré. C'est elle qui le fait non-seulement le chef, mais le prêtre et le juge des siens. M. Eugène Simon, consul de France en Chine, auquel nous devons ces détails, continue en ces termes : « C'est elle qui assure à ses mânes l'inviolabilité et à la famille son sanctuaire. Pendant mon excursion à travers cet immense pays, j'entendais les simples paysans, les plus vulgaires journaliers, me raconter l'histoire de leur famille, remonter d'aïeul en aïeul quatre, cinq, six et sept cents ans en arrière, et me dire non pas seulement leur nom et leur généalogie, mais les faits qui les recommandaient au souvenir de la postérité et les titres qu'ils avaient à sa reconnaissance. Et moi, disais-je, enfant d'une classe supérieure et d'une civilisation réputée plus élevée, à peine sais-je où sont enfouies les cendres de mes aïeux les plus immédiats (1).

(1) *Récits d'un voyage en Chine, faits à la séance publique de la Société impériale d'acclimatation, le 4 mars* 1870, par M. Eugène

Nous eussions cependant hésité à aborder ce sujet instructif, malgré toute son importance, si Griesinger n'avait parlé lui-même des origines de sa famille, et si cette particularité n'avait été reproduite par Wunderlich. Il y avait, dit ce dernier, parmi ses parents du côté paternel, un certain nombre de membres originaux, bizarres, et il attribuait à cette circonstance quelques-unes de ses qualités intellectuelles (1).

Cette opinion, toute paradoxale qu'elle paraisse, a été soutenue avec talent dans la psychologie morbide, et elle a des faits en sa faveur; mais le mélange de cet état maladif héréditaire avec l'organisation explique plus naturellement les anomalies du caractère de l'auteur. N'est-ce pas toujours le monologue de Hamlet, raison, folie, et celui de l'humanité?

Un autre passage des *Esquisses* contient ce renseignement : « Dans le commerce familier, ses propos étaient souvent étranges, extraordinaires, bizarres, quoiqu'ils parussent l'expression de ses pensées du moment. »

Une citation du professeur Lazarus atteste le côté enthousiaste de son esprit. « On le voyait, dit-il, passer des heures entières au chevet d'un seul malade, emporté par le désir ardent de trouver des choses nouvelles, intéressantes; mais, sa première excitation passée, il revenait à la réalité et ses conseils étaient tirés des meilleurs moyens thérapeutiques, hygiéniques et moraux. »

Là nous paraît être le point vulnérable de cette vigoureuse organisation, qui avait heureusement pour préservatif le sens pratique de sa race (Souabe). Nous tenons d'un professeur distingué de l'École de médecine de Rouen, M. Leudet,

---

Simon, consul de France en Chine. (*Journal officiel du* 17 *mars* 1870.)

(1) Wunderlich, Wilhelm Griesinger biographische Skizze mit einem facsimile : « *In seiner väterlichen Familie fand sich eine Anzahl sonderbarer Originale, und auch diesem Umstand schrieb er Einfluss auf einzelne seiner geistigen Eigenschaften zu.* » pag. 3, Leipzig, 1869.

qu'il l'a entendu plusieurs fois dans ses leçons à Tubingue traiter une question à l'aide d'arguments inusités, mais la résoudre toujours selon les règles de la science.

Avec cette explication, qui est une vérité mathématique pour les médecins, et dont M. Moreau de Tours a donné des preuves multipliées, nous comprenons physiologiquement les singularités et les contrastes de Griesinger; l'homme intellectuel et moral n'en reste pas moins intact et digne de nos regrets; nous pouvons donc maintenant étudier l'homme scientifique dans les deux livres qui sont ses vrais titres à la réputation.

Le rôle considérable qu'a joué Griesinger dans la pathologie mentale, perdrait beaucoup de sa valeur si l'on passait sous silence celui qu'il a rempli d'une manière non moins brillante, dans la pathologie générale. Un savant, aussi versé dans l'une que dans l'autre de ces sciences a bien voulu, à notre prière, retracer en quelques pages les qualités du professeur de pathologie générale; voici l'appréciation de M. Lasègue sur cet intéressant sujet:

Avant de vouer presque exclusivement sa vie à l'étude et au traitement des maladies mentales, Griesinger s'était fait connaître par d'importantes publications et par son enseignement. On peut dire que chacune des périodes de sa vie laborieuse a été marquée par une contribution à quelqu'une des branches de la médecine. C'est ainsi qu'il utilisa son séjour en Égypte pour recueillir les matériaux d'une histoire médicale du pays, apportant ainsi au travail plus complet de son compatriote Pruner Bey l'appoint de son expérience clinique. A Zurich, il entreprend son œuvre maîtresse à la sollicitation de Virchow, qui ne pouvait trouver en Allemagne un collaborateur plus autorisé. Le *Traité des maladies infectieuses* (*Die Infection Krankheiten*) paraît d'abord dans le Manuel de pathologie et de thérapeutique spéciales de Virchow, et bientôt il est traduit dans toutes les langues scientifiques. A Berlin, son activité se

dépense surtout dans les études médico-psychologiques auxquelles il doit sa célébrité. A Francfort, dans les divers congrès des médecins allemands auxquels il assiste et dans celui de Paris, en 1867, il prend une part considérable aux questions de pathologie, soit par sa participation aux débats des comités, soit par d'utiles communications.

Si on veut se représenter l'esprit qui a présidé à l'activité médicale de Griesinger, la tâche est facile. Attaché par les liens d'une collaboration assidue au *Journal de médecine physiologique* (*Archiv für physiologische Heilkunde*), il n'a jamais cessé de professer les doctrines que partageaient les rédacteurs de cette importante publication.

La médecine physiologique, ou tout au moins la médecine inaugurée en France sous ce nom par l'école de Broussais, n'avait trouvé en Allemagne que de rares partisans. Quand l'influence puissante du maître commença à s'éteindre, même de son vivant, ses élèves se dispersèrent dans toutes les directions, et l'école passa presque sans transition à l'etat de fait historique.

Plus tard, l'Allemagne reprit l'idée mère, sans rien garder de la théorie exclusive; elle adopta la dénomination, comme on accepte un principe ou une méthode, en se réservant la liberté d'en déduire à son gré les conséquences. La physiologie avait accompli de remarquables progrès. L'espérance fut que de la notion de la santé sortirait celle de la maladie, ou que tout au moins on pourrait transporter dans le domaine de la pathologie des connaissances désormais acquises à la science. Henle fut le promoteur de ce mouvement, qui depuis lors ne s'est ni arrêté ni ralenti, et qui a valu à la médecine allemande la prépondérance dont elle peut se glorifier aujourd'hui. Prendre la physiologie pour point de départ et pour modèle, c'était affirmer la supériorité de ses procédés de recherche et se déclarer prêt à les imiter. A l'observation les physiologistes avaient substitué l'expérimentation. A mesure qu'on

préconisait davantage l'excellence de la méthode physiologique, on diminuait le champ de l'observation, et de physiologique qu'elle était, la médecine devint exclusivement expérimentale.

Si les rédacteurs du journal que dirige aujourd'hui le professeur Wagner, de Leipzig, avaient eu le mérite de donner l'impulsion, ils ne se laissèrent pas entraîner au-delà des limites qu'ils s'étaient marquées d'avance. Pour eux l'observation clinique resta toujours la pierre de touche. En accueillant avec plus de sympathie que d'enthousiasme les recherches de laboratoire, ils en subordonnèrent les résultats au contrôle de l'observation pathologique, et ne se résignèrent pas à abdiquer. Il suffit, pour se faire une idée vraie de leur méthode, de se référer aux travaux de Wunderlich, un des collaborateurs les plus éminents des Archives de médecine physiologique, un de ceux qui, avec Griesinger et Vierordt, contribuèrent le plus au succès du journal. Tandis qu'il instituait ses recherches devenues classiques sur la thermométrie, Wunderlich ne perdait jamais de vue ni le malade ni la maladie. Chacune des propositions qu'il établissait trouvait sa démonstration et sa sanction à l'hôpital, et physiologiques ou non, les conclusions entraient de plain-pied dans la pratique médicale.

Griesinger resta fidèle toute sa vie aux principes qui l'avaient dirigé, presque dès le début de sa carrière; et, qu'il se livrât à l'étude de la pathologie mentale ou à celle des autres maladies, il demeura avant tout, et de parti pris, un observateur et par conséquent un clinicien.

Sa seconde règle de conduite fut d'associer toujours la médecine mentale à ce qu'on est convenu, faute de meilleurs termes, d'appeler la médecine ordinaire. Ses écrits comme son enseignement témoignent d'une conviction obstinée qu'il exprimait en toute occasion. Lorsque la chaire de clinique lui fut offerte à Berlin, il ne l'accepta qu'à la condition qu'il disposerait, en dehors de l'asile

d'aliénés, d'un service consacré au traitement des affections nerveuses qui compromettent peu ou qui n'atteignent pas les fonctions de l'intelligence. De 1813 à 1845, il publiait son mémoire sur les actions réflexes psychiques, sa revue du développement de la pathologie générale, ses contributions à la pathologie et à la physiologie du cerveau, ses recherches sur la scrofule et la première édition du traité de pathologie et de thérapeutique des maladies mentales. Dans les années suivantes, jusqu'en 1868, qu'il fonda son journal, on le voit également entremêler les sujets multiples de ses études. Le titre même de la publication périodique qui devait être sa dernière œuvre, *Archives de la psychiatrie et des maladies nerveuses* (*Archiv. für Psychiatrie und Nervenkrankheiten*), est conforme à sa ferme croyance, qu'il ne faut à aucun prix détacher la médecine psychique de l'ensemble des connaissances médicales.

On ne saurait, pour un homme de la valeur de Griesinger, se borner à un aperçu général de ses croyances en médecine. L'examen sommaire du traité des maladies infectieuses nous permettra de montrer le médecin aux prises avec les problèmes les plus délicats de la pratique, et avec les questions les moins résolues de la science. Traduit en français (1868) par le docteur Lemattre, le livre de Griesinger a trouvé chez nous le même accueil qu'en Allemagne, où il était déjà classique (1).

La série de monographies réunies sous la dénomination de traité des maladies infectieuses, destinée à prendre place dans une encyclopédie qui embrassait la pathologie toute

---

(1) Traité des maladies infectieuses. *Maladies des marais, fièvre jaune, maladies typhoïdes, fièvre pétéchiale ou typhus des armées, fièvre typhoïde, fièvre récurrente ou à rechutes, typhoïde bilieuse, peste, choléra*, par W. Griesinger, traduit d'après la dernière édition allemande par le docteur Lemattre, Paris, 1868.

entière, devait se conformer au plan d'ensemble de l'ouvrage. Les considérations préliminaires en étaient forcément exclues, il ne pouvait y avoir ni introduction ni préface; aussi la donnée générale se dégage-t-elle de chaque étude spéciale, sans être nulle part ni développée ni même expressément énoncée.

Griesinger entame sans préambule l'histoire des maladies des marais, fièvres intermittentes et fièvre jaune. Le trait d'union des affections nombreuses ainsi rassemblées, il le cherche moins dans la conformité des symptômes révélant, à des degrés divers, la forme de paroxysmes rhythmés que dans l'unité d'une cause spécifique donnant lieu à l'intoxication. L'étiologie est là, comme elle le sera dans tout le cours de son travail, le point décisif et l'objet de prédilection de ses recherches.

Il passe ensuite à la description des maladies typhoïdes, du choléra épidémique et sporadique. Dans la pensée de Griesinger, toutes ces affections sont comme autant d'espèces d'un seul genre, et, sous ce rapport, il semble se séparer de la majorité des médecins qui font des maladies marématiques et des maladies typhoïdes, deux classes absolument distinctes. Si toutes deux sont supposées provenir de miasmes d'une nature encore indécise, les unes ont la propriété de se transmettre par contagion, les autres, au contraire, ne sont contractées qu'à la condition d'être soumises aux influences telluriques, qui seules peuvent leur donner naissance. Le miasme, quel qu'il soit, introduit dans l'économie, y épuise son action sans jamais se revivifier, et le contact avec des malades atteints de fièvres de marais demeure inoffensif. Il n'en est pas de même de la cohabitation avec les individus frappés par la fièvre typhoïde ou le choléra. Là, le malade transporte à distance le germe de la maladie et il n'est pas besoin, pour en subir les atteintes, de vivre dans le milieu et sur le sol où le mal a pris son origine.

Cette distinction fondamentale n'a pas échappé à Griesinger : mais, forcé par le plan même de son œuvre de détacher un fragment de l'ensemble, il ne peut se défendre des conséquences d'une classification artificielle.

Il aurait fallu, pour compléter la recherche, comprendre dans le même travail les maladies essentiellement contagieuses, comme les fièvres éruptives et celles qui, plus animalisées pour ainsi dire, ne se propagent que par l'inoculation. L'étiologie, ainsi étendue jusqu'aux dernières limites qu'elle comporte, eût acquis une singulière ampleur. On aurait vu comment, dans la série des maladies infectio-contagieuses, de sa maladie paludéenne à la syphilis, il s'établit une gradation ou plutôt une suite de transitions entre les deux termes extrêmes. D'une part, l'intoxication palustre, provoquée par les effluves des marais, non contagieuse quand il s'agit des fièvres de nos climats, transmissible peut-être au contact, lorsque la maladie, née dans des conditions de latitude différentes et d'un foyer maritime, s'appelle la fièvre jaune. D'autre part, le choléra, engendré à son début dans des populations soumises à des miasmes palustres, mais émigrant avec les voyageurs isolés ou agglomérés et se développant dans des milieux si divers, qu'on ne peut continuer à invoquer une influence tellurique. La fièvre typhoïde, déjà plus éloignée du premier type, incertaine dans son étiologie, favorisée par les accumulations d'hommes confinés, paraissant éclore par une sorte de génération spontanée, transmissible au contact prolongé, tantôt sporadique, tantôt épidémique ; les fièvres essentiellement contagieuses, presque fatales, susceptibles de se régénérer au sein de l'organisme, n'apparaissant, sauf de rares exceptions, qu'une fois dans la vie de l'individu, et enfin la syphilis, la morve et tant d'autres dont l'étiologie est plus ou moins confuse et que force est d'attribuer à un virus propre aux espèces animales ou même exclusives à l'espèce humaine.

Les maladies infectieuses ou plutôt, car le nom serait de beaucoup préférable, les maladies d'infection, ne représentent ni une unité spécifique, ni même une unité générique, et le seul regret qu'on l'on puisse éprouver à la lecture du livre de Griesinger, c'est que le cadre n'ait pas été aussi large qu'était puissante l'intelligence chargée de le remplir.

Si Griesinger a dû renoncer à un *conspectus* général qui eût si bien convenu aux aptitudes philosophiques de son esprit, on peut dire qu'il s'en est amplement dédommagé dans les chapitres consacrés à chaque espèce morbide. Plusieurs sont de savantes et de sévères études de pathologie, mais surtout d'étiologie et de pathogénie générales.

Nous ne pourrions tenter l'analyse d'un livre où la nature scientifique est si condensée, et nous nous bornerons à suivre Griesinger à grands pas dans une de ses études, celle qu'il a consacrée à la fièvre typhoïde.

Pour lui, la classe des maladies typhoïdes comprend le typhus exanthématique ou des armées, la fièvre typhoïde ou typhus intestinal, la fièvre récurrente, la typhoïde bilieuse et la peste. Chacune a des caractères propres et différentiels, aussi bien au point de vue clinique qu'au point de vue anatomo-pathologique; ce ne sont pas des formes mais des espèces, dans l'acception que ce mot implique en médecine. Si pour toutes on peut supposer l'existence d'un miasme infectant, rien n'autorise à croire que ce miasme soit unique, et l'hypothèse de miasmes multiples, inconnus il est vrai, est celle qui s'accommode le mieux avec les faits.

Dès qu'on admet que la cause est variable, les effets doivent être divers, mais chacun sait que des poisons différents, exactement déterminés par l'analyse, peuvent produire dans l'économie des désordres presque similaires. L'organisme intervient dans l'intoxication et y prend une part active; les modifications qu'il subit ou que nos moyens d'investigation nous permettent de constater sont limitées

et les symptômes se meuvent dans un cercle restreint. De là, la possibilité de rapprocher, au point de vue symptomatique, les maladies typhoïdes, tout en accordant la diversité de leur origine.

La classification de Griesinger, bien qu'elle semble, au premier abord, fondée sur l'étiologie, repose en réalité sur l'analyse des phénomènes morbides, plus que sur la parité des lésions.

En acceptant ce point de départ, Griesinger était-il autorisé à comprendre, sous la même dénomination générique, les affections multiples qu'il y a réunies. Pour le typhus et la fièvre typhoïde, le doute est à peine justifié; Le nom même des deux ordres de maladies indique assez que, de tout temps, les médecins ont reconnu leur connexité. Il en est autrement de la fièvre dite récurrente, de la typhoïde bilieuse et de la peste. Le *relapsing fever* était encore peu connu à l'époque où Griesinger publiait son traité et presque toutes les observations avaient été recueillies dans le cours des épidémies irlandaises. Depuis lors, la grande épidémie de Saint-Pétersbourg, les invasions répétées de la maladie dans le nord de l'Allemagne ont fourni de nouveaux matériaux, et on en est venu à se demander jusqu'à quel point on avait le droit d'assimiler cette fièvre aux fièvres typhoïdes proprement dites, avec ou sans lésions intestinales. Bien que le classement proposé par l'illustre professeur soulève plus d'une objection, nous croyons qu'il répond encore à une idée vraie.

Entre la typhoïde confirmée et l'ensemble d'états qu'on désigne sous la vague dénomination d'embarras gastriques fébriles, il existe des intermédiaires et un grand nombre de désordres gastro-intestinaux avec fièvre, céphalalgie, troubles du système nerveux, qui laissent les cliniciens indécis. Détacher de cette somme confuse un de ses éléments, c'est rendre service à la science.

Indiquer ses relations avec les affections typhoïdes serait

se conformer au jugement presque instinctif des médecins qui, en présence d'un malade atteint de *relapsing fever* sporadique, se poseront toujours la question de savoir s'il s'agit d'une fièvre typhoïde ?

Le court chapitre consacré à la typhoïde bilieuse, nous intéresse et par son sujet et parce qu'il est un exemple de l'intelligente curiosité avec laquelle Griesinger avait observé les maladies des pays chauds, pendant son séjour en Égypte. La comparaison des épidémies de cette contrée avec les autres épidémies décrites par les auteurs, nous paraît un modèle de ce que doivent être les études sérieuses de géographie médicale.

On voit aussi combien, n'ayant plus à son service les données fournies par la tradition ou par le concours d'innombrables observations, obligé de s'en référer aux seuls faits dont il est le témoin, le médecin éprouve de difficultés à assurer ses conclusions.

La typhoïde bilieuse, dit Griesinger, règne en Égypte temporairement, plus fréquente en hiver et au printemps, mais toujours dans un cercle limité. Elle frappe tous les âges. Quant aux causes véritables, nous en savons peu de choses : la misère, la malpropreté, l'encombrement doivent avoir de l'importance comme éléments actifs du développement local miasmatique. Le fait de la contagion n'est pas à l'abri de toute espèce de doute. La typhoïde bilieuse est une maladie *sui generis*.

A ces réserves, Griesinger ajoute une réflexion qui pourrait presque servir d'épigraphe à son traité : Il ne faut pas vouloir faire entrer à toute force les processus pathologiques nouvellement étudiés dans les catégories connues jusqu'à ce jour ; le dogmatisme des savants de cabinet qui n'ont jamais vu la fièvre sur laquelle ils discutent ne mérite aucune discussion.

La typhoïde bilieuse n'a pas d'origine paludéenne, bien qu'elle entretienne avec la fièvre jaune de saisissantes ana-

logies; elle s'en distingue par un seul fait auquel Griesinger attache une importance décisive : il n'y a pas dans la fièvre jaune la lésion de la rate, caractéristique de la typhoïde bilieuse. N'est-il pas instructif de mettre en regard deux maladies, une où la rate subit par exception un changement insignifiant, et qui cependant ne semble attribuable qu'à un miasme paludéen, l'autre où la rate est profondément atteinte et qui ne peut être rapportée à des émanations palustres?

Les pages où il est traité des fièvres typhoïdes de nos climats sont un résumé condensé, aussi remarquable par sa concision que par la multiplicité des faits de détail qu'il renferme. Sans descendre plus avant que les généralités, il est une question discutée avec passion, il y a quelques années, dont la solution reste douteuse pour beaucoup de bons esprits, et sur laquelle il est intéressant de connaître l'avis d'un savant comme Griesinger ; nous voulons parler des différences plus ou moins profondes qui séparent le typhus exanthématique du typhus intestinal. Griesinger se range du côté des médecins anglais qui nient l'identité des deux maladies, et qui, se refusant à les considérer comme des formes ou des déviations d'un seul type, affirment qu'elles constituent des espèces distinctes.

Dans la discussion qu'il consacre à cet important problème, Griesinger fait montre d'une des qualités supérieures de son esprit, il élimine les banalités épuisées, ne s'attachant qu'aux côtés neufs et choisissant de préférence, sans dissimuler aucune des difficultés, les points les plus délicats. C'est ainsi qu'il insiste sur les transformations supposées du typhus exanthématique en typhus intestinal, ou réciproquement, et qu'il explique ces prétendues métamorphoses par la succession chez le même sujet des deux maladies ; et tout en soutenant une doctrine aussi radicale, il ne méconnaît pas que l'une des deux maladies exclut en général l'autre, et qu'au début de certaines épidémies de fièvre exanthématique, on observe des formes moyennes avec un exanthème

de plus en plus abondant et des lésions intestinales de moins en moins caractéristiques.

La peste, qui clôt la série des maladies typhoïdes, occupe pour Griesinger légitimement cette place que beaucoup de médecins lui contestent. Elle doit être rangée à côté de l'iléotyphus et de la typhoïde bilieuse, en raison de ses localisations prédominantes dans le système lymphatique, de l'hypertrophie de la rate, des troubles dépressifs du système nerveux et de l'éruption roséolique, qui cependant n'y apparaît que rarement. Nous serions entraîné trop loin, si nous voulions exposer les motifs qui nous détournent d'accepter le classement de Griesinger. La chose serait d'ailleurs d'une importance secondaire, quoique dans l'histoire des maladies toxiques ou d'infection, la classification joue un rôle considérable, autant parce qu'elle résulte des idées doctrinales de l'auteur, que parce qu'elle sert de prémisse à toute une suite de déductions.

Dans la monographie du choléra asiatique et nostras, on retrouve toutes les qualités que nous avons signalées (1). Le traité des maladies infectieuses restera certainement, avec le traité des maladies mentales, le principal titre de gloire de Griesinger. Il a, par un rare privilége, le double mérite d'être un livre élémentaire, à l'usage des étudiants, et un guide non moins approprié aux besoins des praticiens expérimentés. On peut dire, sans crainte d'être démenti, que Griesinger y montre excellemment comment la science et la pratique doivent en médecine se prêter un mutuel secours et dans quelles mesures l'une doit prendre son point d'appui sur l'autre.

La critique de Griesinger sur le naturalisme, qui avait

(1) La citation de notre *Relation historique et médicale du choléra-morbus de Pologne*, nous a été très sensible, parce qu'elle rappelait la mission officieuse si honorable qui nous avait été donnée à Legallois et à moi par l'Institut de France, en 1831.

révélé aux écoles régnantes allemandes un adversaire redoutable, ses mémoires sur d'importants sujets de médecine ordinaire, son savant traité des maladies infectieuses, dont M. Lasègue vient de nous faire connaître les mérites dans un exposé si lucide, semblaient le classer parmi les auteurs éminents de pathologie générale.

Ce fut, cependant, lorsque sa réputation dans cette partie de la médecine, qui les embrasse toutes, était parvenue à son apogée, qu'il se sentit pris pour elle de lassitude et de dégoût Quoi de plus déplorable, répétait-t-il souvent, que de diagnostiquer sans cesse des pneumonies, des fièvres typhoïdes et autres affections de cette nature ? En s'éloignant de son domaine habituel, Griesinger obéissait à son tempérament.

Les traits sous lesquels nous l'avons dépeint, ont fait pressentir la branche de la médecine à laquelle il accorderait la préférence. Ses idées généralisatrices, philosophiques et artistiques, l'attiraient vers les jouissances infinies mais souvent décevantes que procure l'analyse des évolutions de la pensée, des sentiments, des caractères, des passions, des instincts, des motifs de la conduite, dans leur état sain et morbide, dont le résultat est de soulever dans l'esprit des horizons immenses. Cette direction le conduisait naturellement à se rendre compte de l'homme physiologique qui, suivant l'opinion de Guislain, a en lui le germe de tous les maux, pour pouvoir arriver de déductions en déductions à la conception des désordres des sentiments et de l'intelligence. C'est aussi le plan qu'il se trace, et comme il a donné à sa doctrine, qui se rapproche de celle des analogies de la raison et de la folie, un développement étendu, nous essayerons d'en retracer brièvement mais fidèlement quelques parties.

La comparaison approfondie de ce qui se passe dans les deux éléments principaux de nos connaissances, la sensation et la perception, voilà son premier et l'un de ses principaux points de départ. Entre les impressions sensitives, venues du dehors, transformées par la perception en excitations

motrices et se traduisant immédiatement par les paroles et les actes, s'interpose un pouvoir souverain, l'intelligence ayant avec le cerveau les rapports les plus intimes, où s'élaborent les idées, où siégent les facultés psychiques et qui participe de la sensation et de la perception, sans leur être indentique. Griesinger, pour confirmer sa théorie, rassemble un certain nombre de faits destinés à prouver que ces sources actives de nos acquisitions ont en elles comme la raison des causes de désordre qui peuvent déranger leurs fonctions. Ainsi la parole, interprète de toutes les opérations cérébrales, offre cette particularité, que la valeur des mots dont elle se compose varie suivant la capacité intellectuelle de chacun, et qu'il est presque impossible, par cela même, d'en formuler une définition exacte. Cette disposition mentale est déjà une cause de confusion pour l'esprit.

Le jugement peut à son tour être embarrassé par la multitude d'idées naissantes, incomplètes, obscures, qui surgissent, disparaissent et sont remplacées par d'autres analogues. Il arrive souvent encore que l'esprit manque d'expressions pour rendre une pensée entrevue; il se passe alors quelque chose de semblable à ce qu'on note chez les poètes, les peintres, les sculpteurs, etc., dont l'œuvre, suivant eux, n'est jamais la reproduction fidèle de leur idéal. Ces conditions psychologiques, qui sont un commencement de trouble pour les opérations mentales, se rencontrent fréquemment chez les aliénés, et leurs autobiographies en contiennent beaucoup d'exemples.

Les analogies nombreuses qui existent entre la sensation et la perception sont susceptibles d'être influencées par une cause morbide. Une émotion trop vive, par exemple, produit l'ébranlement instantané d'un sens, parfois sa paralysie, et presque toujours son amoindrissement. Il en est de même pour la perception. Un autre rapprochement entre ces deux éléments des opérations mentales, c'est qu'ils peuvent être mis en mouvement, non-seulement par leurs

excitants normaux, mais encore par leurs excitants internes et surtout morbides.

Ces phénomènes s'observent également dans la folie. Presque toute la pathogénie des maladies mentales consiste dans des perversions psychiques, occasionnées par des causes organiques internes, et ces perversions engendrent à leur tour des conceptions délirantes.

Enfin la perception, comme la sensation, peut s'accompagner de douleur et de plaisir, analogie d'autant plus importante à noter, que la douleur morale est un des éléments fondamentaux de la folie, et que toutes les circonstances capables de troubler la succession et l'enchaînement normal des idées, représentant le moi et entravant sa liberté, peuvent déterminer la douleur morale.

Une conséquence grave de cet état chez les individus qui ont été souvent en proie à une peine profonde, soit en raison d'une prédisposition organique, soit par suite d'impressions fâcheuses renouvelées, est de développer progressivement une perversion maladive générale des sentiments, plus visiblement atteints, qui dispose facilement ces infortunés à la misanthropie. On entrevoit déjà dans ces changements une tendance sérieuse à l'aliénation par l'influence de cette impressionnabilité qui prépare à voir tout sous les couleurs les plus sombres. C'est qu'en effet la douleur morale, comme la douleur physique, est spécialement dépressive, et si celle-ci produit l'anesthésie, l'autre fait naître une insensibilité psychique aux excitants normaux.

En citant ce fragment, nous avons voulu donner un spécimen de la méthode psycho-physiologique de Griesinger. Le passage qui suit en est un second exemple. Dans la génération de la folie, il faut, dit-il, chercher toutes les analogies, tous les faits de la vie raisonnable qui puissent nous ramener aux sources des aliénations mentales. C'est aussi le but qu'il s'est proposé dans son remarquable chapitre des considérations préliminaires physio-pathologiques sur les

phénomènes psychiques, en établissant les influences des émotions sentimentales sur la sensation et la perception. Il n'a pas moins soin, en signalant les anomalies morbides du caractère, de la pensée et des penchants, de toujours rappeler les états physiologiques analogues. On retrouve la même direction d'idées dans ce qu'il dit de la mémoire, de la volonté, de la liberté et du libre-arbitre. Tout partisan déclaré qu'il soit de la partie somatique, il est impossible de méconnaître la prééminence qu'il accorde à la psychologie, et nous retrouvons cette tendance dans maints chapitres de son ouvrage. Ses opinions philosophiques, qui nous intéressent au plus haut degré, éclairent d'une vive lumière ses recherches psychologiques et nous en donnent la signification.

Dès les premières pages de son livre, on lit : «Les phénomènes intimes de l'intelligence et de la volonté ne peuvent pas plus se déduire de l'organisation du cerveau que les phénomènes intimes de la sensibilité. (P. 1, édition française.) Que dire du matérialisme si superficiel et si plat, qui voudrait renverser et nier les faits les plus généraux et les plus élevés de la conscience humaine, parce qu'il n'en trouve pas la trace palpable dans le cerveau? Toute comparaison avec les fluides impondérables n'avance guère la question. L'agent psychique ou nerveux n'a aucun analogue réel dans le reste de l'univers. L'affirmation de ces propositions n'est-elle pas, en effet, la condamnation évidente du triste système qui fait naître l'homme de la terre et l'y rejette en entier à sa mort. Au reste, sa citation de l'âme à diverses reprises ne laisse aucune incertitude sur ses principes spiritualistes.

De ces considérations sur les phénomènes psychiques, il passe à l'examen des troubles élémentaires des maladies mentales qu'il divise en trois catégories : lésions de la sensibilité, lésions du mouvement et lésions de l'intelligence, dont il fait trois classes de folie et qu'il étudie avec les plus grands détails, d'après trois états permanents de l'humanité : la dépression, l'exaltation, la faiblesse et leurs représentations

morbides. Nous croyons que cette classification sera celle de l'avenir, car elle est prise dans l'organisation de l'homme. Chacune de ces divisions abonde en exemples d'analogie. Énumère-t-il les diverses espèces de mélancolie? Il indique l'obscurcissement du jugement et des conceptions, l'interprétation en mal de tous les événements, la méfiance et le soupçon, une absorption complète de l'individu en lui-même, un désespoir bruyant, parfois de la méchanceté, la pensée du suicide, la peur de la mort, des peines de l'enfer, etc. A ces états correspondent comme analogues dans la santé, toutes les dépressions de l'humeur et des sentiments : le découragement, une sensibilité exagérée, une amertume et un mécontentement habituels, un esprit inquiet, une jalousie sans motifs, l'aigreur, la crainte, la colère?

Griesinger se place-t-il au point de vue opposé? Il montre qu'une surexcitation et une accélération dans la marche des pensées, peuvent faciliter, à un degré plus ou moins marqué, les combinaisons intellectuelles, et qu'on voit alors des individus sans portée notable dans l'esprit, devenir spirituels et railleurs; mais si, dans cet état, les idées se succèdent avec une rapidité telle qu'elles ne puissent s'enchaîner d'une manière convenable, il en résulte une agitation extrême et un tumulte incessant dans le travail cérébral. Toutes les idées sont emportées pêle-mêle dans ce torrent, et c'est un hasard si, de ce tourbillon, il se dégage quelque chose de sensé. Ces états s'observent principalement dans la manie, et il n'est pas rare que son début soit annoncé par un choix d'expressions heureuses et de fines moqueries, chez des personnes d'une intelligence ordinaire.

Les analogies que Griesinger a multipliées dans le livre premier de son traité, qui a pour titre : *Des considérations générales*, sont également mises en évidence dans l'etiologie, la pathogénie et la forme des maladies mentales. Sans aucun doute ce point de vue est différent de celui qui a pour base la lésion organique ; mais d'abord il n'y a pas de lésion

unique propre à la folie, ni de lésion particulière pour chacun de ses principaux types. Il est hors de doute que le cerveau est altéré dans cette maladie, mais jusqu'à ce que le désordre matériel soit manifeste et son influence primitive démontrée, il faut s'appuyer sur les phénomènes psychiques appréciables, et ce fait est incontestable en médecine légale.

La doctrine de Griesinger repose donc principalement sur l'observation intime, et si, pour explorer cette mine féconde, on s'isole du monde extérieur, on ne tarde pas à retrouver en soi les conceptions imaginaires du fou. On se croit puissant, riche, savant, comblé d'honneurs, parvenu à la réputation la plus brillante. On prononce les discours les plus éloquents, on compose des chefs-d'œuvre, aucun obstacle n'est infranchissable. On sauve les nations, on s'élève des statues. Les hallucinations et les illusions ne manquent pas à ces brillants mirages. L'idée fixe s'observe également chez l'homme raisonnable, elle crée en lui les châteaux en Espagne, et souvent elle ne le quitte qu'à la mort, quoiqu'il n'existe aucune chance de succès. Pour quiconque a étudié ainsi les élucubrations de l'imagination, livrée à elle-même, il n'est pas douteux que la folie ne monte en croupe derrière la raison, mais celle-ci l'arrête presque toujours à temps.

Cette observation intime a permis à l'un des plus grands génies poétiques des temps modernes, Shakespeare, d'introduire la véritable folie sur la scène (1).

La doctrine de Griesinger a été, à la vérité, combattue par les médecins qui veulent rapporter les opérations de l'esprit à un fait anatomique. Jusqu'à ce que cette découverte

---

(1) *Shakespeare, ses connaissances en aliénation mentale. — Hamlet, sa mélancolie simple, son ennui de la vie, sa folie simulée. — Lear, sa folie maniaque*, par A. Brierre de Boismont. — (*Annales médico-psychologiques*, 4e série, tome XII, juillet 1868). *Brochure*, Paris, 1869.

ait été faite, nous pensons que la folie, qui attaque le moral et l'intelligence, ne saurait être mieux étudiée que par la méthode des moralistes. N'est-ce pas, en effet, en regardant au-dedans d'eux-mêmes, avec l'œil de leur esprit, qu'ils nous font connaître les vertus et les vices de notre espèce, ses qualités brillantes, ses maladies morales et le mélange de bien et de mal dont elle est composée. Ce procédé n'est pas la contre-partie de l'étude des lésions anatomiques, mais il faut au moins que celles-ci aient donné des résultats concluants.

La recherche des analogies de la raison et de la folie décèle, sans contredit, le côté chercheur de Griesinger ; les observations et les réflexions qui abondent dans son ouvrage, en montrent aussi le côté généralisateur. Il vient de tracer un tableau de la folie, il le résume en ces termes : le caractère essentiel des maladies mentales est que certains états du cerveau, sentiments, jugements, etc., se produisent intérieurement par suite de l'état maladif de cet organe, tandis que, dans l'état normal, ces actes sont déterminés par des influence externes suffisantes ; ainsi le moi du fou est surtout constitué par la trame maladive intérieure, tandis que celui de l'homme raisonnable se forme par les causes extérieures avec lesquelles il est constamment en rapport. Griesinger s'empare de cette distinction pour séparer les conceptions délirantes des aliénés, des erreurs générales et individuelles de l'état de santé. Les premières, dit-il, outre qu'elles se rapportent au sujet malade lui-même, se distinguent encore des secondes par une foule de points essentiels. Elles sont toujours liées à un trouble de l'ensemble des phénomènes psychiques, soit qu'elles proviennent de ce trouble même, soit, au contraire, qu'elles lui donnent naissance ; elles sont très-souvent en opposition complète avec les opinions antérieures de l'individu. Celui-ci ne peut pas s'en défaire, comme il le voudrait ; elles résistent au témoignagne des sens et de l'intelligence, à la

rectification et à la démonstration, et sont, par conséquent, dans un rapport tout autre avec le sentiment et la volonté. Elles sont dues à un dérangement cérébral, qui se manifeste très-souvent aussi par d'autres symptômes nerveux morbides. On voit par là, fait remarquer Griesinger, combien est superficielle et fausse, au fond, la comparaison que l'on a voulu établir entre les erreurs, le délire de certaines époques tout entières (croyance aux sorciers, aux enchanteurs), et les maladies mentales. On ne saurait cependant disconvenir que, dans ces délires généraux, il n'y ait de véritables folies; la preuve en est encore toute récente, et nous craignons qu'elle ne dure longtemps !

Si l'auteur, dans ses explorations psychologiques et dans sa physiologie morbide laisse apercevoir sa prédilection pour la partie morale, il n'en insiste pas moins sur l'utilité de la partie somatique, à laquelle, suivant la remarque de M. Jules Falret, il voulait désormais se consacrer presque exclusivement.

« La vraie question pour le médecin, dit-il, est celle-ci : dans quelles maladies survient le délire de la folie, et ce délire lui-même n'est-il pas un symptôme ou une complexité de symptômes dont le siége est primitivement, secondairement et sympathiquement dans le cerveau? La solution de cette question doit d'abord être demandée à l'anatomie pathologique et à l'étiologie; mais comme il est plus d'un cas où la symptomatologie psychique répond seule, il faut nécessairement interroger les fonctions sensitives, motrices, et mettre en évidence les rapports de leurs anomalies avec l'aliénation mentale. » C'est sur l'examen des désordres de ces deux ordres de fonction et de l'étiologie qu'il fonde sa classification.

Nous n'avons pas à discuter les avantages et les inconvénients de cet essai d'un nouveau classement des maladies mentales, que l'auteur a lui-même qualifié de tentative; ce travail a, d'ailleurs, été très-bien fait par M. Baillarger, et est

consigné dans la deuxième édition des maladies mentales ; mais nous nous associons avec M. J. Falret aux réflexions de Griesinger. Après avoir dit que les deux ordres de faits psychologiques et somatiques doivent être menés parallèlement de front, il résume son travail par ces mots : « Mon intention a été de montrer qu'on pouvait parvenir avec le temps à construire l'édifice d'une pathologie spéciale des maladies du cerveau, *caractérisée* par la prédominance des symptômes psychiques. Cette méthode, ajoute-t-il, est encore symptomatique, mais elle n'est plus exclusivement basée sur les symptomes psychiques et doit être constamment en rapport avec le diagnostic étiologique (1). »

En l'absence des données précises de l'anatomie pathologique, Griesinger est conduit à constituer deux grands groupes d'états fondamentaux d'anomalies psychiques, représentant les deux différences les plus essentielles de la folie. Dans l'un, l'affection mentale est produite par des émotions qui dominent le sujet et deviennent permanentes; dans l'autre, elle résulte des lésions de l'intelligence et de la volonté qui ne proviennent pas d'un état émotionnel dominant et s'accompagne de l'affaiblissement des facultés intellectuelles. Guislain s'est également appuyé sur la même donnée. Nous croyons cependant, que l'intelligence n'est pas aussi indemne, au début qu'on l'affirme, puisqu'elle ne peut empêcher les troubles des sentiments (2).

Les objections faites par M. Baillarger à Griesinger relativement à sa classification, celles que suscitera l'examen du traitement, viennent jusqu'à un certain point soutenir l'opinion de Wunderlich, qui incline à penser que l'idée générale préoccupait beaucoup plus Griesinger que l'obser-

(1) J. Falret : *La Pathologie mentale au point de vue de l'école somatique allemande*, par *Griesinger*. — (*Annal. médico-psych.* 1865.

(2) Voir ma réponse à M. Andrea Verga sur *la folie raisonnante*. (*Annales médico-psych.* 4e série, t. XII, p. 152, 1868.)

vation pratique. Il faut toutefois reconnaître que son étude sur les formes de l'aliénation mentale contient un grand nombre de faits instructifs.

Griesinger reparaît avec tous ses avantages, quand il traite des questions générales. Ce qu'il a écrit sur l'étiologie est sans contredit ce qu'on a publié de plus complet et de plus satisfaisant. L'analyse de ce seul chapitre, qui n'a pas moins de quatre-vingt-douze pages, aurait suffi pour donner une idée de la valeur du livre, car indépendamment d'une foule d'aperçus intéressants, il contient beaucoup de citations et de paragraphes dont l'énumération atteste toute l'importance.

Nous ne nous arrêterons pas sur l'anatomie pathologique, quoique ce chapitre renferme un grand nombre de matériaux utiles, parcequ'ils ne sont pas ordonnés de manière à constituer une doctrine, et présentent, d'ailleurs, des confusions dans leurs groupements. Ainsi l'on voit, dit M. Baillarger, attribuer à la manie et à la mélancolie les mêmes lésions. Plusieurs des altérations déclarées propres à la folie, appartiennent presque uniquement à la paralysie générale. Enfin, l'on reconnaît que fréquemment le cerveau paraît sain. Le parti le plus sage, en semblable circonstance, est de former avec sévérité des groupes de faits de même nature, et de décrire séparément les altérations trouvées après la mort dans chacun de ces groupes. La description générale ne peut, dans l'état actuel des connaissances, qu'induire en erreur.

Le chapitre qui termine son livre, que nous ferons suivre de quelques aperçus de l'auteur sur la médecine légale, est entièrement réservé au traitement. Nous n'aurions aucune objection à soulever si Griesinger n'avait écrit, dans les derniers temps de sa vie, deux articles où il professe des opinions diamétralement opposées à celles qu'il avait enseignées jusqu'alors ; voici d'abord comme il s'exprime dans sa deuxième édition des maladies mentales, sur le moyen capital de la cure (l'isolement) : Aujourd'hui, écrit-il, la première chose à faire pour la *plupart des cas*, est de placer le

malade dans des conditions appropriées spécialement à son état, c'est-à-dire dans un établissement d'aliénés. Avant tout, il y trouve une protection... Naturellement, c'est lorsque la folie a pris sa source dans les rapports de famille, que la principale indication est d'isoler le malade ; mais quand elle a une autre origine, on se trouve bien aussi de prescrire l'isolement, parce que le malade ne recevant pas des personnes qui l'entourent le traitement qui lui conviendrait, les prend bientôt en haine et s'irrite de leur présence...

On peut juger des bons effets que peut avoir l'isolement d'un aliéné, quand on voit la seule impression de son transfert à l'asile, suffire, en quelque sorte, pour rompre la maladie... C'est seulement dans les établissements spéciaux que l'aliéné trouve tout à la fois ce que réclame sa souffrance, un médecin versé dans le traitement de ces affections, des gardiens exercés, tout un entourage qui sait le traiter d'une façon convenable, un refuge contre ses actes et ses penchants morbides...

La plupart des individus guéris bénissent leur admission dans les asiles, et les avantages de cet isolement sont constatés aujourd'hui d'une manière tellement flagrante par l'expérience de chaque jour, que presque tous les médecins et un grand nombre de gens du monde sont de cet avis...

Si Griesinger proclame hautement la nécessité de l'isolement dont il a pu s'assurer pendant ses séjours à Winnenthal, à Gübingen, dans sa clinique psychiatrique à Zurich, dans ses avis sur la construction de l'asile de cette ville, dans sa clinique à Berlin, en s'appuyant sur des raisons pratiques, il n'en appelle pas moins l'attention la plus sérieuse sur les motifs de l'internement et indique comme Esquirol, Conolly, Guislain et, nous-même (1), les cas nombreux où il convient de ne pas séquestrer les malades.

---

(1) *Tome IX de la Bibliothèque des médecins praticiens : Maladies mentales*, p. 399, 1849.

Ainsi, tout en admettant l'utilité de l'asile dans la majorité des cas pour le traitement, Griesinger est cependant d'avis, en citant l'exemple de Gheel, qu'il ne donne pas comme un modèle à imiter, qu'une grande partie des aliénés n'a pas besoin d'être séquestrée. On peut, suivant lui, laisser à beaucoup d'entre eux une liberté plus large que celle qu'on leur accorde généralement, et leur permettre aussi de vivre dans les familles. Il termine son livre par la pensée qu'à l'avenir on trouvera le moyen de résoudre le problème des colonies d'aliénés, et par conséquent la question des soins administratifs qui leur conviennent, conçus sur le plan le plus vaste et le plus complet. En faveur de cette solution, il cite l'établissement de Fitz-James, qui lui paraît fort encourageant.

Cette opinion, consignée en 1862 dans la deuxième édition de son livre, n'était, pour être juste, que l'écho des plaintes des chefs d'asiles sur l'augmentation sans cesse croissante des aliénés. Aussi serait-ce un grave oubli que de ne pas rappeler les recommandations de l'inspecteur général Parchappe pour faire cesser cet encombrement. Il veut qu'on reçoive seulement dans les asiles les malades qui ont besoin d'être traités, ceux qui sont dangereux, et ceux qui manquent de secours par misère de la famille. Il demande, de plus qu'on accorde une allocation aux parents pour tous les aliénés inoffensifs, afin de les encourager à les garder, en diminuant leurs charges. La juste appréciation que Griesinger faisait des asiles, son vœu pour la création des colonies agricoles, ne pouvaient alors faire soupçonner sa rupture avec les traditions de la médecine aliéniste, relatives à l'assistance des malades. Le signal en fut donné par sa brochure sur les asiles de l'Allemagne et leur développement (1). Nous aurions vivement désiré que

---

(1) Griesinger: *Ueber Irrenanstalten und deren Weiter-Entwickeung in (Deutschland Archiv. für Psychiatrie)*, vol. 1, pag. 8 à 44, 1868.

les discussions qu'elle a soulevées dans son pays eussent pris pour modèle le mémoire de Brosius sur la question (1) ; nous nous bornerons, par déférence envers l'homme célèbre dont nous analysons les travaux, à exposer ses idées sur la réforme du traitement des aliénés; nous chercherons ensuite les motifs qui ont pu opérer en lui un changement aussi radical.

Quoique Griesinger se déclare pour une plus grande liberté, il est loin cependant de demander l'abolition des asiles actuels. Il les modifie seulement, d'après ses vues nouvelles, et en forme quatre classes. Il trace d'abord le plan d'un établissement spécial pour les cas aigus, mais en engageant à conserver les asiles pour les incurables dangereux, bruyants, alcoolisés, pour tous ceux, en un mot, qui ne peuvent jouir ni d'une liberté entière, ni d'une demi-liberté. Il propose de placer les aliénés non dangereux, non bruyants, en état de travailler, dans des asiles agricoles, qui se composeront de grandes fermes, avec de vastes domaines et de beaux parcs, où seront réunis tous les moyens de distraction possible. Les malades qui s'agiteront seront renvoyés à l'asile fermé.

Les aliénés habiteront autour de l'établissement, soit dans des fermes annexées, soit dans des familles étrangères, à l'imitation de la colonie de Gheel.

Quant à l'asile pour les cas aigus, que Griesinger nomme asile de ville, et qui constitue sa véritable innovation, il sera uniquement destiné à servir de séjour transitoire aux malades. Il importe qu'il soit situé, autant que possible, près d'une grande ville, loin du bruit, entouré seulement d'un jardin ombragé. Il n'aura ni ateliers, ni grands réfectoires, ni théâtre, ni salles de gymnastique, ni jeu de boules, et devra ressembler à une belle habitation particulière. Des pavillons détachés

---

(1) Brosius : *Der Umschwung in der Psychiatrie*. (Extrait de *l'Irrenfreund*, 1868.)

réunis par des galeries couvertes, seraient très-convenables. Aucune mesure coërcitive ne sera employée ; il n'y aura pas de cellules. Vingt-cinq pour cent des malades auront besoin de locaux particuliers, destinés au traitement et à la surveillance continue. On réservera aux autres malades trois pièces, ayant chacune leur vérandah, sans jardin spécial. Ils se réuniront dans plusieurs salles bien décorées, et beaucoup pourront avoir une chambre à un seul lit. Le nombre des lits ne dépassera pas 100 à 120. Le personnel médical sera aussi nombreux que possible, mais il n'est pas nécessaire que le médecin-directeur habite la maison.

Rien n'empêche d'annexer cet asile à un hôpital déjà existant ; ces deux établissements serviront à l'enseignement de la clinique.

Deux points nous ont surtout intéressé dans cet exposé du système de Griesinger: l'enseignement clinique des maladies mentales, si peu encouragé en France, et la somme de liberté plus grande accordée aux aliénés (1); mais y a-t-il dans son ensemble une réforme à la manière des maîtres qui l'ont précédé? C'est la question traitée par les médecins de l'Allemagne et surtout par le docteur Laehr, de Berlin (2). Pour parler en praticien des aliénés, dit le directeur de l'*Allgemeine Zeitschrifft* il faut avoir vécu avec eux, et ce n'est pas le court séjour de Griesinger à Winnenthal, nécessairement perdu de vue dans ses nombreuses pérégrinations, qui peut lui avoir appris ce que sont réellement les fous. L'asile de ville, considéré par lui comme un perfectionnement, a tous les désavantages d'un hôpital défectueux, principalement pour les maladies nerveuses. Il manque de tranquillité, d'air, d'espace suffisant, de moyens de travail, de ré-

(1) Chatelain : *Psychiatrie allemande*; *discussion sur le meilleur mode d'assistance des aliénés* (*Annal. méd.-psych*. 4e série, t. XII, p. 456, 1868).

(2) Laehr : *Fortschritt? Rückschritt?* brochure in-8° de 88 p. Berlin, 1868.

création, et, pour combler la mesure, il est privé de la surveillance habituelle du médecin-directeur qui, demeurant en ville, cesse d'être l'âme de l'établissement, et sera la plus grande partie du temps occupé au dehors. Ces asiles mieux organisés existent, d'ailleurs, dans différents pays, et surtout en Hollande ; mais il n'est venu à la pensée d'aucun de ceux qui les ont visités de les préférer aux établissements modernes. Il est, en outre, certain que la disposition de cet asile prêtera à la propagation du bruit et produira de fâcheuses impressions sur les familles et les malades entrants. Il n'est pas moins singulier de voir des individus, dont le séjour est calculé sur une moyenne de six à neuf mois, n'avoir, lorsqu'ils sont devenus plus calmes, ni espace pour se promener, ni travail pour se distraire.

Une chose nous a très surpris dans le système de Griesinger, c'est le peu d'importance qu'il attache à l'habitation du médecin-directeur dans l'asile. Quarante sept années passées au milieu de ces malades, nous ont persuadé que le médecin seul était capable de conduire un pareil établissement, soit pour la direction de l'aliéné, son hygiène morale et physique, soit pour sa sûreté, celle des autres, son bien-être, son étude médico-psychologique et légale; car, ainsi que nous l'avons établi dans la communication faite au congrès médical des aliénistes français et étrangers, tenu à Paris en août 1867, les meilleures notions sur l'état mental du fou ont été puisées dans les asiles par leur observation quotidienne. C'est elle qui a démontré l'existence de la folie raisonnante, celle de la folie transitoire, de ces mouvements impulsifs, de ces déterminations subites dont les suites sont souvent si fâcheuses; c'est encore elle qui fait pénétrer dans le for intérieur de ces malades, révèle une foule de faits psychologiques qui échapperaient sans son aide, met en lumière la conduite souvent si astucieuse des fous lucides, et déjoue les ruses des fous simulateurs, etc.

Partisan des colonies agricoles, dont nous avons entre-

tenu l'Académie des sciences en 1863, nous croyons, avec Griesinger, qu'elles seront un des bons moyens d'augmenter la liberté des aliénés, mais il importe qu'elles soient dirigées par un aliéniste et en rapport avec l'asile fermé, dans lequel doivent être renvoyés, de l'aveu même de Griesinger, les malades agités.

Il ne faut pas, d'ailleurs, oublier que Gheel, qu'on préconise comme colonie, est séparé des villages voisins par plusieurs kilomètres de terres découvertes, incultes. Les habitants, depuis des siècles, sont élevés à diriger ces malades. La race flamande est généralement douce, honnête, religieuse et respectant les lois; enfin des règlements récents ont banni de cet établissement tous les fous dangereux. Un médecin habile est à sa tête, et on a construit une infirmerie qui représente l'asile fermé. Dans cette question comme dans beaucoup d'autres, on doit tenir compte de la spécificité des races.

Avant que les familles ghéeloises soient constituées en France, si toutefois elles peuvent l'être, nous sommes d'avis que les asiles avec annexions de fermes agricoles et de métiers, sous la dépendance du médecin-directeur de l'asile fermé, ou d'un agent de l'autorité en rapport avec lui, sont encore ce qu'il y a de mieux pour les chroniques. Il est impossible de soutenir que beaucoup d'entre eux ne deviendront pas dangereux dès qu'ils se sentiront libres. L'expérience a encore appris, qu'en général les aliénés des campagnes manquant de tout dans les familles pauvres et même aisées, sont souvent fort maltraités, errent à l'aventure ; objets de risée et plus d'une fois de mauvais traitements, ils sont contraints à mendier et parfois séquestrés dans d'affreux bouges. La question de l'influence de l'imitation et du contact est-elle, en outre, à l'abri de toute objection?

C'est avec un sincère regret que nous avons émis sur la réforme du traitement des aliénés une opinion contraire à celle de Griesinger, pour lequel nous professons une haute

estime, mais l'observation journalière de plus de trois mille malades nous a convaincu que la liberté qu'on réclame pour eux devait avoir des limites. Les incurab'es, en faveur desquels elle est surtout demandée, ont ordinairement subi une détérioration de leurs facultés intellectuelles et morales qui va toujours en augmentant; or, s'il est un fait incontestable, c'est que, malgré cet affaiblissement, les instincts de la vie physique persistent chez eux, souvent même plus violents, et que ces conditions exigent une véritable tutelle et une extrême surveillance. On imagine facilement ce qui arriverait si, avec l'ardeur de notre sang, l'impétuosité de nos actes, ces malades étaient libres dans desfermes annexées ou dans des familles étrangères; surtout lorsque la statistique nous apprend que, depuis vingt ans, les attentats contre les mœurs ont décuplé et que le nombre des enfants naturels va en augmentant dans les campagnes.

Si les sentiments généreux de Griesinger pour ses semblables, surexcités par les adversaires des asiles, l'ont entraîné au-delà des bornes du possible dans l'application du meilleur mode d'assistance des aliénés, son jugement reprend tous ses droits, lorsqu'il s'agit de démontrer à la justice l'existence de la folie chez de prétendus criminels. Le premier, il a introduit en Prusse l'abolition du *restraint*, l'usage de faire examiner le malade par l'expert auquel avant lui on communiquait seulement le dossier; mais ce qui montre la rectitude de son esprit, ce sont les principes qui servent d'introduction à l'étude si utile de la médecine légale. Il ne faut pas, dit-il, blesser l'idée du droit par pure philanthropie, ni offenser l'humanité, en traitant comme coupable celui qui n'est que malheureux; principes qui sont aussi ceux du grand jurisconsulte anglais Blackstone et des savants docteurs I. Ray et Taylor.

A l'exemple de son illustre concitoyen Mittermaier (1), il

(1) Charles Mittermaier: *Ses études sur la peine de mort, la*

prend ses preuves dans les faits, l'analyse phsychologique, les antécédents de la famille et de l'individu, en un mot dans toutes les circonstances qui peuvent mettre en évidence la folie et en préciser la forme.

Son tableau des symptômes de l'affection mentale, au point de vue de la médecine légale, montre avec quelle clairvoyance il envisageait les sujets. Les conceptions délirantes bien tranchées ne sont, a-t-il soin de faire observer, aucunement nécessaires pour que la folie existe. On la reconnaît au changement de caractère, à l'altération morbide des sentiments, de la volonté. Le jugement est alors obscurci, l'intelligence compromise dans sa forme, et l'esprit entravé. L'individu peut néanmoins encore parler raisonnablement,

---

responsabilité et l'expertise médico-légales des aliénés dans les prisons et devant les tribunaux, par A. Brierre de Boismont, Paris, 1868.

A l'occasion de cette notice biographique, publiée dans les *Annales médico-psychologiques* de mai 1868, Griesinger nous écrivait le 13 du même mois : « Veuillez accepter avec bienveillance le deuxième volume de mon *Journal des maladies mentales* que je mets à la poste pour vous. Recevez-le comme un signe de mon estime sincère et profonde. Le beau monument que vous venez de poser à mon compatriote, feu Mittermaier, me prouve, à ma grande satisfaction, que vous appréciez nos travaux maintenant comme toujours. »

Quand il nous adressait cette lettre que nous conservons précieusement, seize jours à peine (29 mai) le séparaient des atteintes du mal qui devait l'emporter et dont l'origine, d'après Wunderlich, était plus ancienne. Avait-il déjà le pressentiment de sa fin prochaine? Voulait-il par cette appréciation dont il était peu prodigue nous désigner pour son panégyriste en France? Cette pensée n'est qu'une pure supposition, mais elle ne nous a plus quitté. Aussi avons-nous éprouvé une bien vive émotion, lorsque la Société médico-psychologique nous a choisi pour prononcer son éloge. Nous y étions, d'ailleurs, encouragé par sa lettre et par le jugement que l'Académie royale de médecine de Bruxelles avait porté sur la vie et les écrits de Joseph Guislain.

distinguer le juste de l'injuste, diriger ses actions avec un choix convenable des moyens et une réflexion apparente; annoncer par sa conduite qu'il sait reconnaître un acte criminel, et se soustraire aux punitions. Il peut, pendant quelque temps encore, avoir une assez bonne tenue extérieure, et cependant ses sentiments affectifs sont si profondément détruits, son humeur tellement altérée, qu'il est devenu pour lui-même, relativement à son moi ancien, et pour les autres tout différent de ce qu'il était. A chaque instant, l'irritation de son caractère peut se manifester par des actes, des penchants pervertis et souvent criminels. C'est ce qu'on voit, en particulier, dans les périodes initiales de la folie, dans beaucoup de cas modérés de mélancolie, dans les degrés les plus légers de la manie (folie raisonnante), bien souvent aussi dans les débuts de la paralysie générale (p. 140). Sachant par pratique que la magistrature ne se rend qu'à l'évidence, il insiste avec force sur la nécessité de rapporter des exemples prouvant qu'antérieurement à l'acte incriminé, l'individu avait déjà été troublé dans ses idées, et qu'à cette époque, sa manière d'être offrait un contraste frappant avec celle des autres.

Cette prédisposition organique, d'une toute autre importance que la discussion sur la responsabilité morale et le libre arbitre, peut tenir à une maladie psychique, mais aussi se manifester, dès l'enfance, par un défaut d'énergie, une facilité extrême à perdre l'équilibre à la moindre surcharge de l'esprit.

Une autre considération d'un grand intérêt, c'est la production, par suite d'états anormaux des appareils nerveux centraux, d'idées, de dispositions, de sentiments, de mouvements tout à fait étrangers à la condition psychique ordinaire de l'individu. Ces manifestations peuvent n'entraîner aucune conséquence, lorsqu'elles sont d'une nature agréable; il n'en est plus ainsi, lorsqu'elles déterminent des idées sombres et poussent à des actes répréhensibles.

Pendant longtemps ces actes, qui ne se rattachent ni à la passion, ni à l'immoralité, ni à la méchanceté, etc., sont restés inexplicables pour la raison; mais on sait aujourd'hui que dans un grand nombre de cas, ils se rapportent à des états épileptiques (larvés), alcooliques, hystériques, hypochondriaques et névralgiques. L'expérience a également appris que l'épileptique tuait d'une autre façon que l'hypochondriaque, et que les actes singuliers et coupables de l'hystérique étaient différents de ceux de la femme alcoolisée; leurs rapports avec les névropathies sont simplement ceux des symptômes avec les maladies. Cette indication est très-utile, car l'acte incriminé est parfois la première manifestation d'un de ces états. Il importe aussi de faire observer que, dans les cas de folie à formes précises, ce sont les caractères pathologiques qui distinguent non-seulement les véritables aliénés des hommes qui croient à la métempsycose, au spiritisme, à la sorcellerie, aux autres erreurs de ce genre, mais encore de ceux qui ont des manies, ou sont d'une extrême impressionnabilité nerveuse. Il peut cependant arriver que, parmi ces individus, qui restent dans le monde et y occupent même convenablement leur place, tel de leurs actes puisse autoriser à penser qu'ils ont agi sous l'influence d'une pression mécanique maladive. C'est la névropathie des aliénés qui rend indispensable l'examen des médecins. Leur intervention continuelle dans les questions de dérangement de l'intelligence nous fait réclamer en France la création d'un enseignement obligatoire de l'aliénation mentale et celle d'une clinique, au moins de six mois, dans les hôpitaux spéciaux pour les étudiants. Nous ne craignons pas d'affirmer que beaucoup de médecins, par l'absence de cet enseignement, n'ont pas les notions nécessaires pour bien apprécier les fous, et que leurs certificats attestent les embarras qu'ils éprouvent à décrire les formes du désordre mental.

Ce qui est moins connu, c'est que certaines affections nerveuses, certaines névralgies, en apparence ou en réalité

périphériques, peuvent exercer une action funeste par sympathie. Il existe également des dispositions névropathiques, telles que les états hallucinatoires, les rêves, le somnambulisme léger, et plusieurs phénomènes qui ont des analogies avec des épidémies dites mentales, dont l'observation démontrera plus tard leur pression grave sur la volonté. Il ne faut pas oublier que, pendant des siècles, l'état hallucinatoire a été méconnu et que cette névropathie a été combattue par les plus affreux supplices; or les victimes de l'ignorance de cette triste époque sont restées aussi insensibles à ces arguments cruels, qu'elles le sont aujourd'hui à nos raisonnements les plus persuasifs et aux émotions les plus touchantes.

Griesinger a fait remarquer que, chez une forte proportion d'individus, faiblement doués du côté de l'intelligence, pouvant cependant s'acquitter de leurs fonctions, lorsqu'elles ne dépassent pas la mesure de leurs forces et qu'ils sont bien dirigés, si le travail devient plus difficile, ou s'ils font un léger excès, l'équilibre est rompu, et des actes répréhensibles peuvent en être la conséquence. Les mêmes effets fâcheux sont souvent les résultats des influences de la puberté, de la grossesse, de l'état puerpéral et de la menstruation.

En dehors de ces faibles d'esprit, il signale des névropathiques, qui n'ont aucun des symptômes de la folie, et dont la confession seule apprend aux médecins qu'ils sont, depuis des années, en proie aux souffrances les plus étranges, assaillis par les idées, les aberrations les plus bizarres, et poussés par cela même à commettre des actes blâmables. Leurs récits ne laissent aucun doute sur la folie passagère de leur esprit. L'observation apprend, à son tour, qu'un bon nombre de ces individus sont sujets à des accès d'épilepsie, à des névralgies vagues, à des etouffements, à des angoisses précordiales et à des sensations indéfinissables, etc.

Dans un de ses derniers mémoires, Griesinger expose un état singulier de l'esprit par suite duquel le malade est continuellement porté à se demander, pendant des heures, des

journées, des mois, des années, le pourquoi et le comment de tout ce qu'il voit et entend. A la longue, ces individus sont en proie à des confusions d'idées, à un affaiblissement de l'esprit. Plusieurs répètent qu'ils sont fous ; cette crainte les afflige si vivement qu'ils ont des pensées de suicide et parfois même les réalisent. Notre travail sur la folie raisonnante contient une observation d'une dame d'une grande intelligence qui a eu trois attaques de ce mal, dont une a duré plusieurs années, et qui s'est parfaitement rétablie.

Rien n'est à dédaigner dans les expertises médico-légales, et le fait suivant auquel il serait facile d'en rattacher d'autres analogues, prouve que l'exploration doit porter sur tous les organes. Comme conséquence de ce que peut par exemple produire l'anesthésie, Griesinger cite, d'après Renaudin, l'observation remarquable d'un jeune homme qui s'était toujours bien conduit. Tout à coup il manifesta de mauvais penchants et s'abandonna à des actes déplorables. En l'examinant, ce médecin, qui a écrit un excellent livre sur la folie au point de vue psychologique (1), constata que ce jeune homme, qui n'était pas aliéné, avait la peau insensible. Cet état était intermittent. Quand l'anesthésie disparaissait, l'individu devenait sage et docile. Avec le retour de ce phénomène, se montraient aussitôt les mauvais penchants et même des idées de meurtre.

Cette rapide esquisse des mémoires de Griesinger sur la médecine légale, permet d'entrevoir à quelle multitude de sujets touche cette partie si importante de notre science ; elle indique également quels services elle a rendus à l'humanité et quels autres elle est appelée à lui rendre. Aussi les adversaires des aliénistes, fidèles à leur conspiration du silence pour tout ce qui concerne la science et la pratique,

---

(1) Renaudin : *Etudes médico psychologiques sur l'aliénation mentale*, 1854.

se sont-ils bien gardés de dire un seul mot des nombreuses victimes arrachées par les médecins légistes aux prisons, aux bagnes et à l'échafaud. L'un d'eux a même répondu à un savant des plus honorables qui l'engageait à visiter un asile d'aliénés pour avoir une idée réelle de ces malades : Je ne le puis pas, je serais peut-être obligé de changer mon discours !

Nous avons fait connaître, autant qu'il a été en notre pouvoir, les travaux de Griesinger essayons maintenant d'en dégager sa personnalité, ce sera la dernière partie de notre étude.

L'impression produite par la lecture attentive de son traité de la folie, est celle d'une conception puissante, réalisée avec une extrême vigueur. Mais à quel ordre d'idées appartient-elle ? Est-ce aux réformes, aux théories, aux découvertes, à la clinique ou aux qualités particulières de l'esprit ? La revue de ces diverses faces de la question nous permettra sans doute d'asseoir notre jugement. Ce que nous savons, toutefois, c'est que nous sommes en présence de la première réputation médicale de l'Allemagne pour la pathologie nerveuse, cérébrale, psychiatrique, et que les savants étrangers des nations les plus civilisées ont traduit ses ouvrages. Pour nous guider plus sûrement dans notre appréciation, nous aurons de nouveau recours aux documents publiés par les biographes de son pays.

Tous ceux qui ont vécu dans son intimité s'accordent à dire qu'il avait l'imagination sans cesse tendue vers un idéal complet ; mais cet idéal lui-même n'est que la recherche du vrai et du beau dont Dieu seul est la réalisation. Ses préférences étaient pour les idées spéculatives et *à priori*. Suivant le professeur Westphal, on retrouve cet élément philosophique dans tout ce qu'il entreprenait. C'est par lui, dit-il, qu'il distinguait, avec le coup d'œil de l'aigle, le côté général des séries de faits positifs isolés. C'est encore lui qui le guidait pour écrire, au bout de deux ans d'étude seule-

ment, son manuel des maladies mentales, justement apprécié.

Une pareille aptitude ne semble pas se prêter avec la même facilité à l'observation clinique du malade. Aussi deux de ses biographes ont-ils reconnu que son organisation ne lui permettait pas d'aller jusqu'au bout d'une question de détails. Il n'est donc pas étonnant de le voir abandonner la pathologie générale, qui n'a pas répondu à ses aspirations, pour se lancer dans les études des désordres de l'intelligence, dont les secrets excitent en lui un nouvel enthousiasme; mais la pensée qu'il nourrit de consacrer ses dernières années à la philosophie et à la religion, et de se retirer dans la solitude du Rheinau, pour s'y livrer désormais entièrement à son observation personnelle, ne prouve pas que la science mentale l'ait pleinement satisfait, ni qu'il ne s'occupera plus à l'avenir que de la partie somatique.

Cette tension continuelle de la pensée est certes plus propre aux réformes et aux théories; aussi Griesinger s'est-il engagé résolûment dans cette voie. Nous avons exposé les objections faites à son nouveau mode d'assistance des aliénés, nous ne reviendrons pas sur ce sujet.

Sa théorie de la pathologie physiologique est, au contraire à notre point de vue, une conception très-intéressante. En mettant en lumière l'activité psychologique plus qu'aucun auteur ne l'avait fait avant lui, il a énergiquement contribué à montrer les services que l'étude approfondie de la physiologie du système nerveux peut rendre à la pathologie. Il est naturel que l'état sain éclaire l'état morbide. Déjà les analogies de la raison et de la folie, signalées par Guislain, avaient fait voir par quelle série de dégradations les idées, les instincts, les penchants morbides latents, existant avec la raison, pouvaient dégénérer en folie. Il y a dans ces recherches non pas une adaptation rigoureuse de la physiologie à la pathologie, mais des faits en faveur du concours que peuvent se prêter ces deux sciences pour la connaissance du

mal. M. Delasiauve a dit, il est vrai, dans son jugement critique sur Griesinger : Le génie motive l'admiration, il n'implique pas nécessairement la vérité; mais cette part est encore assez belle pour contenter le travailleur, surtout en présence des variations de la vérité scientifique(1).

L'examen que nous venons de faire des quatre points de doctrine précités, les réformes, les théories, les découvertes, les monographies cliniques, nous ont présenté, comme tous les chapitres du livre, des indications sagaces, des observations pratiques, des considérations générales, des raisonnements pleins d'enseignements qui rendent très-bien compte de l'intérêt qui s'attache à sa lecture, mais aucun d'eux ne s'impose par l'enchaînement des déductions, le nombre et l'évidence des faits, la supériorité du plan, la coordination d'un système qui subjugue pour un temps; il faut donc chercher ailleurs le mérite et le succès de son auteur.

L'analyse des facultés intellectuelles et morales de Griesinger par ses émules, qui nous a fourni des détails si précieux, montre la voie réelle dans laquelle il a marqué son passage. Né avec une vue grandiose des questions et des intérêts humains, possédant une puissance d'assimilation qui lui révélait à l'instant la portée de sujets à peine effleurés et lui permettait de les traiter avec le langage sérieux de la science et le feu de la jeunesse, il devait être naturellement apte à saisir les rapports, sans être obligé de contrôler minutieusement les faits. C'était, continue le savants clinicien Zeller, auquel nous devons ces particularités, un plaisir de travailler avec lui ; un mot, une idée lui suffisaient pour écrire rapidement un article qui répondait à vos propres pensées. Frappé de cette rare aptitude, je lui ai souvent dit : Le prince de Metternich devrait vous prendre pour son secrétaire intime. Cette facilité à distinguer, en un clin d'œil

(1) Delasiauve : *Journal de médecine mentale*. Janvier, page 41, 1870.

les divers côtés d'une question, le rendait séduisant dans le tête-à-tête et admirablement propre à diriger une discussion. Ce qui surtout imprime à son esprit un cachet spécial, à son livre un attrait particulier, c'est l'ardeur avec laquelle il explore les profondeurs de l'intelligence, pour en découvrir les mystères.

A l'aspect du nombre de questions et de problèmes psychologiques qu'il évoque, on éprouve comme un éblouissement, on sent le doute se glisser dans l'âme, mais presque aussitôt, on a l'intuition de l'étendue de la compréhension humaine et la vision d'un génie qui plane sur ce monde invisible.

Avec ces éminentes qualités, les principes nettement formulés, les propositions générales, les affirmations scientifiques, les enseignements à solutions tranchées, les livres dogmatiques à corollaire et à axiomes, en un mot les sommets de la science, plaisaient seuls à son esprit. Cette direction à ne concevoir l'idéal humain que dans son tout, a eu pour conséquence, suivant la remarque du professeur Lazarus, de le faire passer d'une théorie à une autre, de celle-ci à la pratique pour revenir, avec sa nouvelle expérience, à la théorie qu'il croyait avoir perfectionnée. Il n'en est pas moins certain que ces évolutions indiquent qu'il n'était jamais satisfait, parce qu'il demandait à la médecine plus qu'elle ne pouvait lui donner.

Si l'élévation des pensées, la fermeté de la volonté, le sentiment du réel étaient le fonds de son caractère, la nature de son imagination, qui le portait à tout voir en beau et avait vivement développé ses goûts littéraires et artistiques, faisait naître en lui les aspirations les plus nobles et les plus généreuses. Améliorer le sort des hommes, tel était son désir constant et, sa profession aidant, il se passionna en faveur de la réforme du traitement des aliénés. L'époque était très-propre à stimuler son enthousiasme. Les asiles, ces monuments de la croyance humanitaire du XIXe siècle,

étaient représentés comme de hideux cachots, les aliénistes qui les dirigent comme des geôliers, et leurs doctrines qui ont sauvé une foule de malades des erreurs de la loi, comme autant de faussetés (1).

L'amour du bien et la passion du savoir ont été, sans aucun doute, les premiers mobiles de son projet de réforme. L'ambition juste de joindre son nom à ceux des Pinel, des Chiarugi, des Daquin, des Tuke, des Esquirol, des Rush, des Jacobi, des des Conolly, Guislain, etc., ne lui a pas non plus été étrangère. Peut-être aussi des considérations d'un autre ordre ont-elles contribué à le décider. Il était difficile, en effet, qu'un homme d'une aussi grande renommée, toujours prêt à se dévouer à la cause du malheur, dont la passion pour l'idéal, la mobilité, les singularités étaient très-connues, ne devînt pas le point de mire des partisans quand même de la liberté des aliénés

---

(1) Nous ne ferons qu'une seule remarque sur cette protestation des gens du monde contre l'emploi des hommes compétents. Dans la guerre de Crimée et d'Italie, où, comme l'a si bien prouvé le savant professeur Chenu, l'administration de la guerre a contraint les médecins à se borner exclusivement aux moyens thérapeutiques, les victimes humaines ont été dans des proportions effrayantes. Dans la guerre des États-Unis, au contraire, où le gouvernement de cette grande république, éclairé par les hécatombes de ces deux campagnes françaises, a fait du médecin le seul chef de l'hôpital, en lui imposant les résultats de la responsabilité, mais en ne lui refusant rien d'utile, voici les paroles du ministre de la guerre sur les conséquences de cette conduite : Jamais, dans l'histoire des campagnes militaires, la mortalité des hôpitaux n'a été aussi faible, et jamais ces établissements n'échappèrent plus complétement aux maladies qui, d'ordinaire, s'engendrent dans leur enceinte. (Chenu. *De la campagne de Crimée*, 1866, *et Statistique médico-chirurgicale de la campagne d'Italie*, 1869). Ajoutons encore que, lorsque le Parlement anglais élabore une question ou une loi, il appelle, dans le comité choisi, toutes les personnes versées dans la matière, sans distinction de parti, ce qui n'a presque jamais lieu en France.

qui, dans leur mirage, n'aperçoivent aucune des milliers de catastrophes dues à cette même liberté. Habilement circonvenu par eux, il est à supposer que, dans son projet de réforme, comme dans une foule d'événements de ce monde, les petites causes n'ont pas été sans influence sur sa détermination. Ce qui vient à l'appui de cette supposition, c'est qu'un de ses panégyristes a écrit : Il était sensible à la louange, de quelque part qu'elle vînt, s'abandonnait parfois à d'étranges amitiés et se laissait prendre alors aux choses de peu de valeur.

Ce tableau en réduction de la puissance intellectuelle de Griesinger est aussi un miroir qui reproduit d'après nature les causes de sa célébrité, de son influence sur ses amis et ses admirateurs, du mérite de ses livres et surtout de celui des maladies mentales. Sa supériorité, il la doit, en effet, aux brillantes qualités d'un esprit excessivement intelligent et distingué, chercheur infatigable ; et cette caractéristique, comme l'a très-bien dit M. le professeur Lasègue, suffit pour que son nom soit inscrit dans l'histoire de la médecine actuelle, comme une de ses plus remarquables figures. Nous ajouterons qu'il n'a peut-être manqué à Griesinger, pour entrer au Panthéon universel des grands hommes, que d'avoir pris une autre profession.

Toute réputation, quel que soit son éclat, a ses ombres ; celles de Griesinger peuvent être ainsi résumées : en médecine mentale, la prédominance des propositions générales sur les faits particuliers ; en morale, les singularités du caractère, liées au principe d'hérédité.

Mais ces dissonances à peine sensibles disparaissent dans l'harmonie de sa vie entière, l'honorabilité de son caractère, ses élans passionnés vers le beau et l'utile, ses sentiments généreux, son dévouement à ses semblables, ses efforts répétés pour adoucir leurs maux, le but philanthropique de ses travaux, et sa mort, qui est celle d'un sage faisant hautement son examen de conscience.

Au début de sa maladie, en effet, il écrit dans notre langue ces mots : *J'ai travaillé, j'ai souffert, j'ai rempli ma tâche d'homme.* Pendant les cinq mois que durent ses angoisses, il ne fait entendre d'autre plainte que celle de n'avoir pu achever son œuvre. Sur son lit de douleur, qu'il ne quittera plus vivant, il écrit la justification du comte Chorinski, condamné comme assassin et enfermé quelques semaines après comme fou à l'hospice des aliénés d'Erlangen où il est mort (1). La veille de sa mort, prenant la main de sa noble femme, il lui récite ces vers de Heine : « L'un tombe, d'autres prennent sa place en serrant les rangs ; mais moi, en tombant, mes armes ne se sont pas brisées, mon cœur seul est frappé. » Enfin le dernier jour, se faisant apporter sa montre, il dit : « Dans deux heures mon esprit voyagera à travers l'espace, c'était l'intervalle précis qui le séparait de l'éternité. »

Que pourrions-nous ajouter à une pareille fin ? N'est-elle pas le digne couronnement d'une carrière glorieuse ? Et l'écrivain qui l'a retracée, au double point de vue du moral et du physique, le seul criterium de la représentation exacte de l'homme, n'est-il pas en droit de se dire : Cet éloge, comme ceux de Guislain, de Conolly, de Mittermaier, de Dupuytren, n'est qu'un juste hommage rendu au savant qui a pris pour modèles ces dispensateurs de la science, ces bienfaiteurs de l'humanité ?

En terminant la notice historique de Griesinger, il est de notre devoir, dans les circonstances actuelles, d'ajouter quelques mots en réponse à des objections qui nous ont été faites. De pareils hommes, d'après notre conviction, n'appartiennent pas exclusivement à telle ou telle nation ; ils

(1) M. le docteur Morel, médecin en chef de l'asile Saint-Yon à Rouen, qui défendait cet infortuné devant le tribunal de Munich, avait annoncé cet événement.

sont surtout citoyens de l'humanité. Leur histoire se compose des services qu'ils lui ont rendus, du bien qu'ils lui ont fait et des actes d'héroïsme qu'ils ont accomplis pour elle; à ces titres, elle peut être écrite dans toutes les langues et à toutes les époques.

Paris. — Imprimerie de E. DONNAUD, rue Cassette, 9.